

Winnicott, féminin-masculin

« Je ne peins pas l'estre

je peins le passage »

Montaigne

*« Mon père était chercheur d'or,
l'ennui c'est qu'il en a trouvé... »*

J. Brel

*L*a réflexion qui suit* a pour point de départ une inhibition. Une inhibition de la pensée devant ce qui peut être dit ou suggéré au sujet des travaux de D.W. Winnicott et qui pourrait se résumer par la formule suivante : « Winnicott : ce n'est pas de la psychanalyse. » J'en donnerai pour seul exemple une petite parenthèse de l'argument du numéro 48 de la *Nouvelle revue de psychanalyse* : « L'inconscient mis à l'épreuve », dans lequel on peut lire : « au fait, "croyait"-il en l'inconscient ?¹ »...

Parce que Winnicott se servait de la théorie freudienne comme d'une grammaire dont il ne parlait pas, parce qu'il a peu traité de sexualité infantile, de scène primitive et de la place du père, parce qu'il a relativisé la place du pulsionnel, Winnicott est devenu pour certains une référence douteuse en psychanalyse.

Ainsi, dans certains milieux psychanalytiques, que ce soit pour le déplorer ou le glorifier, on associe Winnicott à sa « doudou », à son objet transitionnel, chosifié par ailleurs, pour le déposer du côté du maternel et

du thérapeutique. Ou encore, Winnicott serait lui-même la « *good enough mother* » — bien sûr dans le versant « *good* » — la bonne mère qui soigne, la « nounou ». C'est du moins une lecture qui se fait de son travail et de sa pensée.

Pour ma part, je tenterai dans ce texte de situer Winnicott davantage du côté du féminin que du côté du maternel et/ou du thérapeutique, en reprenant les notions winnicottiennes d'élément féminin pur et d'élément masculin pur, pour ensuite revoir le maternel et le thérapeutique. J'interrogerai cette dernière notion à partir en particulier du texte de Jacques Mauger : « Coucher pour soigner : la condition de ma sollicitude² » tout en la reliant à la question de la réaction thérapeutique négative, afin de voir finalement si Winnicott peut être réintroduit dans le champ de la psychanalyse.



« *After being – doing and being done to. But first, being³.* »

C'est dans « La créativité et ses origines⁴ », où il reprend la notion de clivage des éléments féminins et masculins chez l'homme et chez la femme, que Winnicott fait apparaître ce qui pour moi constitue le cœur de son élaboration. C'est dans ce texte en effet qu'il affirme qu'il ne suffit pas d'avoir une apparence de vie, la capacité de travailler, des relations sexuelles satisfaisantes, ni même de rêver, pour se sentir en contact avec la vie, avec le rêve, pour se sentir vivant.

Ce que Winnicott appelle la créativité primaire inhérente au fait de vivre, qui fait sentir la vie comme valant la peine d'être vécue, cette créativité qui permet de créer sa vie plutôt que de la subir, serait directement reliée, selon lui, à l'apport de l'environnement. Cet environnement, concept qui n'a pas une signification banale chez Winnicott, il le définit comme comprenant entre autres un personnage maternel (ou le maternel comme ce qui assure le vital), et y inclut le fait, et cela n'en est pas dissociable, que cette personne se présente avec un élément féminin pur et un élément masculin pur, ce qui n'exclut pas des éléments féminins et masculins secondaires.

Notons bien qu'il n'est pas question pour Winnicott du « femelle » ou du « mâle », ni même de la féminité et de la masculinité. Il est question de la distinction entre « être » et « faire », deux modes de rapport à soi et au monde qui, lorsqu'ils sont étudiés de façon dissociée, mènent à l'élaboration de ce qui fait advenir le self d'une part, et au monde pulsionnel et à la relation à l'objet d'autre part.

Ce qui a pu faire dire à certains que Winnicott s'éloignait de la psychanalyse a trait entre autres à son élaboration du clivage des éléments féminin et masculin, qui le mena vers la représentation d'un « élément féminin pur » qui n'aurait rien à voir avec le pulsionnel. Le féminin pur concernerait l'« être », le sentiment d'être qui viendrait d'une identification immédiate et primaire à l'« être » de la mère, à une mère « qui est » plus qu'elle ne « fait », qu'elle soit féminine ou masculine, que la mère soit une femme ou un homme. (La mère peut être un homme qui « est », c'est-à-dire un homme dont l'élément féminin pur n'est pas dissocié, et donc chez qui la possibilité d'être existe.)

L'élément féminin pur serait donc à la base du sentiment d'être, d'un sentiment d'exister, sur lequel s'édifie la possibilité d'un self vivant. De façon concomitante pourront s'établir contenant, contenu, dedans, dehors, l'utilisation de la projection et de l'introjection sur la base de ce sentiment d'être vivant. De sorte que l'utilisation de l'objet, l'érotisme oral, anal et génital sont pour Winnicott du côté de l'élément masculin pur ; le mode de relation à l'objet soutenu par la pulsion et son élaboration fantasmatique est pour lui dans l'ordre de ce masculin, qui est le « faire » dans sa forme active comme passive (se faire faire).

Mais tout ceci peut aussi exister également sur la base d'un « faire comme », et cela quand la mère « fait » plus qu'elle n'« est » et qu'elle n'offre pas à l'enfant cet appui sur ce que Winnicott nomme l'élément féminin pur. C'est là le drame auquel Winnicott a été sensible et a sensibilisé plusieurs générations d'analystes, à savoir que : « Ce peut être même un réel supplice pour certains êtres que d'avoir fait l'expérience d'une vie créative juste assez pour s'apercevoir que, la plupart du temps, ils vivent de manière non créative, comme s'ils étaient pris dans la créativité de quelqu'un d'autre ou dans celle d'une machine⁵. »

On reconnaît bien là ce que Winnicott transpose dans la cure comme étant le danger d'une collusion entre l'analyste et le faux self de l'analysant, le danger d'une analyse qui ronronnerait sur le mode « *as if* », mais qui n'est pas autre chose que la créativité d'une machine ne permettant pas une véritable expérience existentielle, soit la découverte et la possibilité de se sentir en communication avec le vrai self, pour ensuite donner un sens à sa vie pulsionnelle et fantasmatique.



Le self

« [...] ce qui est visé, de façon incontestablement confuse, par ce terme [self/soi] né ou rené de la clinique psychanalytique, c'est ce qui soutient cet appareil, ou, en termes énergétiques, l'énergie qui le fait fonctionner, ou encore ce qui fait de cet appareil autre chose qu'un *dérivé* mental de l'organisme, qu'une représentation psychique : une réalité *vivante*⁶. »

À l'instar de Pontalis, je crois que le self winnicottien qui s'édifie sur l'élément féminin pur, sur l'« être », ce sentiment d'être, de vivre et d'être vivant, n'est pas un self naturel, primaire, qui totaliserait la personnalité et invaliderait la théorie de la différenciation des instances, des conflits et de l'irréductible césure du sujet. Le self n'est pas unificateur. Il serait plutôt mouvement, mouvement passager, passage sporadique. Un mouvement entre deux lieux (le monde interne et le monde externe), qui n'aurait pas de lieu lui-même. Je le qualifierais de « mouvement paradoxal⁷ », mouvement dont témoigne le sentiment d'être vivant, mouvement toujours à refaire, à « trouver », qui se passe, qui a lieu, qui ne cesse d'avoir lieu, sans jamais être acquis.

Le self c'est ce qui « advient », ou ce qui fait défaut, mais ce n'est jamais quelque chose d'installé, en un lieu psychique, ou comme un lieu psychique. Le self c'est l'expérience d'être, expérience en train de se faire ou alors, il n'est pas. De plus, ce self « *experiencing* » advient à la condition première de la présence-absence d'un autre. Il est curieux que ce processus ainsi décrit puisse rendre compte à la fois des conditions d'advenue du transitionnel et de l'expérience psychanalytique...



Le maternel

Ainsi qu'il y a été fait allusion plus haut, le maternel est le facteur environnement qui se présente pour assurer le vital chez l'enfant et qui le fera d'une part avec un élément féminin pur, c'est-à-dire l'être, élément qui sera silencieux ou absent, et d'autre part un élément masculin pur, du côté duquel on peut mettre le sexe biologique, la sexualité, la féminité, la masculinité, la bisexualité psychique, et tout ce qui viendra ébranler le vital dans le sens d'Éros.

La mère serait donc à la fois celle qui traumatise par l'introduction de sa sexualité, de son altérité, celle qui ébranle et ne cesse de mettre en vie, de mettre au monde, à la condition paradoxale d'être aussi le pare-excitation, le pare-traumatisme contre elle-même, à la condition de s'absenter en une présence-absence qui fait taire son pulsionnel et permet la nécessité « d'être seul en présence de... »... et de jouer.

La « *good enough mother* » c'est aussi, faut-il le rappeler, la « *bad enough mother* » : c'est la mère qui « est » et qui donc est juste ce qu'il me faut pour être, et la mère qui, par ses composantes pulsionnelles, conflictuelles, pénètre le self à partir duquel l'ébranlement pulsionnel peut se vivre plutôt que se subir.



Le thérapeutique

Si le maternel est fait d'absence, de présence, mais aussi d'ambivalence pulsionnelle, que dire alors du thérapeutique ? J. Mauger nous rappelle qu'il est désavoué plus souvent qu'autrement en psychanalyse et qu'il vient montrer sa véritable nature par le biais, à l'extrême, de la réaction thérapeutique négative⁸. Le « je veux votre bien » de l'analyste rencontre en écho le « je tiens à mon mal, vous ne m'en déposséderez pas » de

l'analysant, et ce, à plus forte raison quand on se tient dans le désaveu de ce désir de « guérison », nous dit Mauger.

Aussi le thérapeutique est-il porteur d'une dualité pulsionnelle par laquelle le désir de soigner l'autre se trouve couplé immanquablement avec le désir de le faire disparaître, de le rendre fou, malade, inexistant cet autre qui se déroberait à nos soins. Cet étranger que nous tenterions de rendre familier rencontre un souhait de mort inévitable qui est représenté entre autres par le « coucher » sur le divan qui fait taire le corps pour que « ça parle » et que précisément le corps soit parlé, alors même que sa visée agie et meurtrière est celle de faire disparaître le corps.

Pulsionnel « à mort », le thérapeutique se retrouverait donc du côté du masculin pur winnicottien. La psychanalyse qui rejette le thérapeutique rejetterait-elle le pulsionnel... ?

Si à exclure le thérapeutique on ne fait que le convoquer encore et encore, comment alors le réintroduire au cœur du psychanalytique ? Comment ne pas penser avec Jacques Mauger : « que la méthode elle-même n'aurait prise qu'à la faveur d'un certain mode thérapeutique propre à la psychanalyse ? Et s'il existait ce thérapeutique psychanalytique, que pourrait bien en être l'originalité ?⁹ »



La sollicitude

Ce qui sera nommé par Mauger une « sollicitude proprement psychanalytique » a pour première condition la suspension chez l'analyste de tout jugement quant à ce qui est bon et ce qui est mauvais pour l'autre, l'analyste ne pouvant pas oublier qu'un « bien » peut faire « mal » et vice versa. Par ailleurs, il ne peut pas y avoir de sollicitude psychanalytique sans que soit prise en compte la dualité pulsionnelle du thérapeutique et tout analyste se voit contraint de reprendre constamment la découverte de « son » thérapeutique (refoulé ou non) comme étant ambivalent.

Mais la condition principale qui changerait le thérapeutique en sollicitude proprement analytique est la présence, au sein même du pulsionnel, du travail de la mort, résistance interne à la pulsion indiquée par Freud, qui « mortifie » le pulsionnel tant du côté du guérir que du faire mourir.

Ainsi donc la sollicitude propre à la méthode psychanalytique est aussi du côté du masculin puisqu'elle est le thérapeutique pulsionnel habité par sa propre résistance interne, son travail de la mort.

Si la sollicitude n'est pas plus que le thérapeutique d'essence féminine, qu'est-ce qui serait féminin ? Nous dirons avec Dominique Scarfone cette fois, qu'au thérapeutique masculin s'oppose la passibilité ou « le féminin comme passible¹⁰ ».



La passibilité

La passibilité est cet état de passivité primordiale de l'*infans* qui devient alors susceptible d'être ébranlé, mû, traumatisé par le pulsionnel de l'adulte. Tant chez l'homme que chez la femme, au cœur de la passivité dite féminine, il y aurait la passibilité de l'*infans*, soit ce qui peut être « affecté » par la libido d'essence masculine. C'est donc ce qui est ouverture au traumatique de l'ébranlement pulsionnel et/ou à l'ébranlement pulsionnel traumatique. C'est l'état sur lequel le masculin vient continuer d'inscrire le vivant, le psychique.

Il me semble que ce « féminin comme passible » postulé par Scarfone se trouve s'inscrire en continuité avec ce qui chez Winnicott est nommé le féminin pur, l'« être » comme état sur lequel le « faire » pulsionnel vient s'inscrire, se frayer, se graver, mais aussi se signifier. Le « féminin comme passible » permet de penser l'élément féminin pur (l'être, qui donne lieu au vrai self, ou condition de son advenue) comme étant la possibilité, potentialité (toujours le potentiel chez Winnicott) d'une passivité-passibilité originaire protégée « juste assez » pour que l'ébranlement du et par le pulsionnel ne soit pas anéantissement, mais condition d'advenue du

psychique (de « l'événement psychique », du recevable, du vivable, du pensable).

Dans la cure analytique, ce « féminin comme passible », du côté de l'analyste, devient la possibilité d'être affecté, ébranlé, « d'être ouverture à ce qui ne cesse d'avoir lieu », d'« être » bien plus que de « faire ». C'est pourquoi la passibilité s'oppose à certains égards au thérapeutique ; bien qu'il serait préférable de dire que la passibilité s'accouple au thérapeutique et que l'analyste est, sous cet angle, irrémédiablement féminin-masculin.

Freud, dans « Analyse finie et infinie¹¹ », fait du refus de la féminité tant chez l'homme que chez la femme, le principal obstacle à l'analyse, voire le fondement direct de la réaction thérapeutique négative. Qu'en serait-il alors d'un type de réaction thérapeutique négative en rapport avec le féminin qui fait défaut ?



La réaction thérapeutique négative

On pourrait donc envisager un type de réaction thérapeutique négative en réaction au masculin et un autre en réaction au féminin qui fait défaut.

Ainsi d'une part, le thérapeutique masculin étayé sur du féminin (qui devient alors silencieux) permet à l'analysant de réagir à ce qu'il y a de mortifère dans le thérapeutique, à ce qui en veut à son « mal », à son « étranger », résistant à guérir et rejoignant le désaveu du thérapeutique chez l'analyste. Ce dernier se voit alors forcé d'élaborer la prise en compte de la dualité de son désir. Il y a là réaction négative au thérapeutique, réaction qui, tout compte fait, est le propre de l'analyse.

Mais il peut y avoir aussi un thérapeutique non étayé sur le féminin (ou aux prises avec le refus du passible), suscitant une réaction thérapeutique négative d'un autre ordre. La réaction n'est plus en rapport avec le thérapeutique désavoué, mais plutôt avec l'en deçà du projet thérapeutique, en rapport avec l'être, et devient demande d'avoir accès à l'« être vivant », à la possibilité de sentir que le masculin ne fonctionne pas

tout seul, ou tel que le ferait une machine. C'est alors que pourrait se faire jour l'envie « d'un sein en tant que quelque chose qui est », envie qui pourrait devenir envie destructrice et pourrait court-circuiter constamment le « faire » de l'analyste. « L'envie est un terme qui ne prend sa valeur, nous dit Winnicott, que dans le cas où ce qui est en défaut, provoquant alors une déception toujours renouvelée, c'est le sein en tant que quelque chose qui est¹². »

Ainsi, quand l'analyste « fait » plus qu'il n'« est » (ayant été entraîné dans une sorte d'identification à l'agresseur, soit à la « mère qui fait plus qu'elle n'est ») l'analysant peut « faire comme » et guérir... perpétuant ce qui n'advient pas, réaction thérapeutique positive bien déplorable. Mais certains analysants peuvent réclamer que quelque chose se passe au niveau de l'être de l'analyste, voire dans la « chair » de l'analyste. « À celui qui n'a pu qu'inscrire les mots de l'Autre dans sa chair, sans jamais réussir à s'inventer, il semblera toujours que nous nous payons de mots. Et pour lui, toute monnaie est fausse. Il faut donc que nous payons autrement. En souffrant à notre tour, dans la chair¹³. » D'ailleurs, le contre-transfert se fait sentir souvent « dans la chair » au niveau d'un corps interpellé, faute de représentations incarnées, chez ces analysants dont le féminin fait défaut. Il nous faut alors permettre un travail qui du moins ne fasse pas obstruction au « passible » et recevoir alors tant bien que mal cette demande, cette quête de reconnaissance que ce qui est là n'est pas là, que ce qui est le plus « réel » pour lui (l'analysant, et pour l'analyste dans le « réel » qui fait retour dans son contre-transfert) est ce qui lui fait défaut, soit cet étayage sur le féminin pur de la mère, sur le « vivant », dirait Pontalis.



Winnicott était-il psychanalyste ?

Winnicott met en lumière et tient à ce que l'on considère comme fondamental le paradoxe par lequel une chose n'est que quand elle n'est pas ; ce qui est réel, ce qui existe vraiment, étant ce qui n'est pas là. Si le féminin est là, il est silencieux et laisse parler le pulsionnel.

Winnicott ne désavoue pas le pulsionnel, loin de là. Le « holding » de la mère « *good enough* » n'est pas quelque chose de romantique ou de pré-analytique. Le « holding » inclut le féminin et le masculin, il inclut une identification primaire à la mère qui « est » et le pulsionnel qu'elle a constamment à intriquer pour supporter, pousser, arrêter, car ce pulsionnel, lui, pousse et arrête. On peut donc soutenir que le « holding » est à la fois a-pulsionnel et pulsionnel, le maternel étant féminin-masculin, permettant la prise directe sur l'être de la mère, mère qui « est » mais qui « fait » aussi. Le féminin de la mère est « contaminé » de masculin et devient donc pulsionnel aussi. Car ce féminin pur « ça n'existe pas », c'est-à-dire qu'il n'existe que quand il fait défaut, quand il est dissocié ou quand il n'est pas là.

Winnicott ne propose pas et n'a jamais proposé de remplacer l'intrapsychique par l'environnement, il a mis l'accent sur la nécessité de tolérer le paradoxe où l'un ne va pas sans l'autre. L'intrapsychique ne peut se penser que s'il y a eu un environnement « *good enough* », soit juste assez pour disparaître, se faire oublier, et laisser advenir le psychique.

Alors, poser la question de ce qui est analytique renvoie à l'opposition entre le masculin-pulsionnel et le féminin a-pulsionnel et implique que l'on se demande si le psychanalytique renvoie à l'un plutôt qu'à l'autre. Vouloir trancher entre le dedans-intrapsychique et le dehors-environnement revient à vouloir trancher un paradoxe et en faire perdre la valeur, comme une destruction du transitionnel. Or l'analyse *est* transitionnalité. L'analyse *est* ce jeu créatif qui fait qu'un sujet peut advenir au risque même de la mort, au risque surtout de la mort contenue dans la vie assumée du sujet-autre.



Inhibition-mouvement

Ce qui inhibe ma pensée est souvent la peur qu'il me soit dit : « non ce n'est pas ça ! » « L'objet de ton interprétation, tu l'as trouvé, ou alors tu l'as inventé, et ça n'existe pas », que le paradoxe soit tranché et que le

transitionnel soit perdu. Au fond, chaque fois que j'ai, analyste, à penser, interpréter, écrire, je dois me colleter avec ce qui, chaque fois, me fait craindre non pas la disqualification ni même la frustration (qui elle, serait liée à la satisfaction pulsionnelle sous-jacente à ma pensée ou à mon écrit), mais la « mutilation¹⁴ », soit le « ça n'existe pas ! »

Affirmer que « Winnicott, ce n'est pas de la psychanalyse », n'est-ce pas arrêter le mouvement, la pensée, n'est-ce pas trancher et perdre le paradoxe de la vitalité psychique et donc de la vitalité psychanalytique ?



NOTES

- * NDLR — Cet article est la version remaniée d'un texte qui a été présenté à la Société psychanalytique de Montréal en mai 1994, à l'occasion de son colloque annuel qui portait sur l'œuvre de D.W. Winnicott.
1. *Nouvelle Revue de psychanalyse*, n° 48, 1993, p. 6.
 2. J. Mauger, « Coucher pour soigner : la condition de ma sollicitude », *Trans*, n° 1, automne 1992.
 3. D.W. Winnicott, « La créativité et ses origines », in *Jeu et Réalité*, Paris, Gallimard, 1975, p. 118.
 4. *Ibid.*, p. 91-119.
 5. *Ibid.*, p. 91.
 6. J.-B. Pontalis, « Naissance et reconnaissance du " soi " », in *Entre le rêve et la douleur*, Paris, Gallimard, 1977, p. 168.
 7. Ici « paradoxal » est employé à la manière de De M'Uzan dans « Contre-transfert paradoxal » (in *De l'art à la mort*, Paris, Gallimard, 1977), comme dans « sommeil paradoxal », c.-à-d. quelque chose qui va, qui vient, et qui permet le contact avec le rêve.
 8. J. Mauger, *op. cit.*
 9. *Ibid.*, p. 113.
 10. D. Scarfone, « Le féminin comme " passible " », *Revue québécoise de psychologie*, vol. 15, n° 1, 1994.
 11. S. Freud, « Analyse finie et infinie », in *Résultats, idées, problèmes*, tome II, Paris, P.U.F., 1985.
 12. D.W. Winnicott, *op. cit.*, p. 114.
 13. J.-B. Pontalis, « Non, deux fois non », in *Perdre de vue*, Paris, Gallimard, 1988, p. 98.
 14. Dans la théorisation de Winnicott, la mutilation est à l'« être » ce que la frustration est au « faire ».